

## Courts métrages canadiens

---

Number 31, December 1962

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51968ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

(1962). Review of [Courts métrages canadiens]. *Séquences*, (31), 49–52.

---

LE FILM DOCUMENTAIRE

---

# COURTS métrages canadiens



LES BACHELIERS DE LA CIN-  
QUIEME — Réal.: *Clément Perron,*  
*François Séguillon* — Scén. : *Clé-*  
*ment Perron* — Phot. : *François Sé-*  
*guillon* — Chans. et Com.: *Gilles*  
*Vigneault* — Arr. mus.: *Maurice*  
*Blackburn* — Mont.: *Marc Beaudet*  
— Dir. gén.: *Bernard Devlin, Vic-*  
*tor Jobin* — Durée: 28 min.



Sur la Côte Nord, il y a l'eau, les goëlands, la côte. Un peu plus loin, un riche sous-sol a donné naissance à la grande industrie minière. C'est le domaine des techniciens.

Et les autres ? ... "Ils deviennent des faiseurs de temps qui passe". La force physique, la vigueur de la jeunesse se butent à l'ampleur de la tâche. On n'a plus besoin de bras "... pour piquer pis pelleter...", mais de foreuses électriques et de pelles mécaniques. Gilles Vigneault chante et dit le commentaire. Ses chansons rugueuses, elliptiques et contrastées donnent le ton au film. Elles conviennent au paysage de forêts et de rochers, aux larges rues non pavées d'une ville champignon, aux mouvements rapides des machines-outils, à la marche de plus en plus désespérée des deux adolescents qui se retrouvent chômeurs.

Les plans de l'activité industrielle sont nerveux, remplis de mouvement, en contraste avec les plans plus longs et statiques des chômeurs. Ils sont reliés à la haute finance dans une succession où la signature d'un chèque commande la chute des arbres, un autre, l'explosion d'une paroi rocheuse et ainsi de suite. Nous avons déjà vu cette séquence dans *Profil d'une nation*, produit par l'O.N.F. en 1956, mais ici elle s'intègre particulièrement bien à la structure du film.

Pour ceux qui ont quitté l'école après la cinquième année, il n'y a pas de place dans le monde de la technique et de l'administration. Ils sont les premiers sur la liste du chômage. A la dernière image, le film a posé avec vigueur un problème qu'il nous faut résoudre à l'échelle nationale.

G. C.

LA MACHINE A PENSER — Réal.: *Roman Kroitor* — Phot. : *Wolf Koenig* — Mont.: *Guy-L. Côté, Robert Russel* — Anim. : *Pierre L'Amare* — Doc.: *Stanley Jackson* — Comm.: *Gilbert Choquette* — Dir. gén.: *Tom Daly* — Durée: 29 min.

Les hommes qui ne savent pas maîtriser les machines en deviennent les esclaves. Et dans la séquence de *La Machine à penser* tirée de *Metropolis*, les énormes moteurs déchaînés avalent les ouvriers qu'on leur offre en sacrifice. Ce monde de l'anticipation, Fritz Lang en a eu la vision.

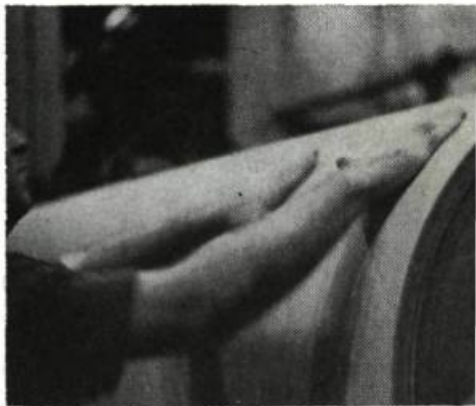
Au stade du calculateur électronique, les machines sortent les unes des autres. En brouillant la mise au point de son objectif, le caméraman nous donne l'impression de regarder des oeufs de poissons en in-

cubation. Les machines automatisées reçoivent leurs instructions des cerveaux électroniques. Les opérations se déroulent selon un rite précis. Dans le Saint des Saints, les prêtres-techniciens en manches de chemises nourrissent les cellules du cerveau électronique de bandes magnétiques. Et sous nos yeux se déroule le ballet des lignes isobares.

Mais le commentaire, malgré sa tenue littéraire, ou peut-être à cause de cela, souffre de verbalisme. Il est élégant de dire que l'homme doit s'allier au monde pour le conquérir, que sans l'homme la machine n'est qu'un système incohérent inférieur au plus humble insecte, que l'homme fait l'évolution plus qu'il ne la subit. Mais ces phrases gênent quand on a sous les yeux un cosmonaute qui rapporte ce qu'il voit et comment il se sent, quand un système complexe de radar transmet tous les détails de son orbite aux bandes magnétiques qui commandent une plume électronique. Il suffit d'entendre les bruits de ces appareils, d'apprendre que le calculateur électronique accomplit en 15 minutes le travail de 1,000 techniciens en un an, de savoir que si l'on supprimait d'un coup toutes les machines existantes, la race humaine impuissante s'éteindrait en six semaines.

G. C.

JOUR APRES JOUR — Réal.: Clément Perron — Scén. et texte: Clément Perron — Phot.: Guy Borremans — Mus.: Maurice Blackburn — Mont.: Anne-Claire Poirier — Son : Claude Pelletier — Durée: 30 minutes.



Tout est dans le regard. Clément Perron pénétrant à la *Canadian Paper* de Windsor a cherché à voir travailler les ouvriers. Il s'est approché d'eux. Il a scruté leurs gestes. Il les a accompagnés à l'usine. Hors de l'usine. Il les a vus tels qu'ils sont et tels qu'ils seront...

Est-ce trop dire? Le regard de Clément Perron, cet oeil à la fois sournois et sympathique, découvre de braves gens travaillant au jour le jour. Journées sans beaucoup

d'imprévu. Bien sûr, il y a le papier qui se met à "dévaler" sans vergogne. Mais cette précipitation est en quelque sorte attendue. Et les forces humaines sont là pour retenir une machine entêtée. Vivre, c'est aussi lutter. Ces gens luttent. Et Perron les *regarde* lutter jour après jour. Et toujours et toujours.

Est-ce bien ça le sens du film *Jour après jour* ? Cet éternel retour d'activités toujours pareilles à elles-mêmes. Ce n'est pas le texte qui nous démentira. Il est lancinant ce texte. Il a la puissance d'une litanie. Une litanie qui insiste et revient comme une méditation jamais achevée. Aussi, miracle, ce texte au lieu de nous décrire ces mornes journées, nous projette dans une nouvelle dimension. Il nous élève d'une façon *prestigieuse* à un degré supérieur. Il permet une sorte d'envolée non pas lyrique mais métaphysique. Nous collions à la terre, à la matière, nous sentons que nous pouvons nous échapper. Le texte agit comme une piste de décollage. Il nous mène "ailleurs". Il sonne un réveil. Au fait, il appelle. Il appelle les gens à *se regarder* vivre et à se demander si c'est bien cela la vie, la vraie vie. Cette routine du jour après jour toujours recommencé.

*Jour après jour* serait-il un cri de révolte ? Ni les images, ni le montage, ni le texte ne nous permettent

de l'affirmer. Ce film cherche plutôt à réveiller les gens trop résignés. Il voudrait faire prendre conscience d'une vie intérieure qui ne semble pas se manifester. Il cherche à déranger des gens qui acceptent trop facilement une vie routinière. Il veut inquiéter ceux qui vivent indifférents, jour après jour, à l'usine.

Clément Perron nous a donné un film qui n'est pas banal. Sans doute va-t-il à l'encontre d'un cinéma conventionnel. Malgré ses imperfections (images souvent sombres, texte rappelant Prévert, montage parfois artificiel), ce film manifeste un talent indéniable de la part de l'auteur. Dégagé des chansons de Gilles Vigneault (trop envahissantes dans *Les Bacheliers de la Cinquième*), Perron a préféré composer un texte pour son film. Son expérience prouve qu'il ne manque pas de ressources pour former un bloc audiovisuel pénétrant.

Le *regard* de Perron posé sur une de nos principales industries est un *regard* humaniste. Essayant de relever l'écorce pour voir plus loin, Perron nous donne une oeuvre qui prête beaucoup à réfléchir. Sa vision n'est jamais cruelle. Sa réflexion est sans cesse suggestive. Parce que son *regard* est toujours lucide.

L.B.